

Bulletin de spiritualité monastique

IV. DU XVI^e SIÈCLE À NOS JOURS

Auteurs monastiques non cisterciens

22/1-22 Armelle DUTRUC, *Des profondeurs de l'être. Marie-Magdeleine Davy. Itinéraire d'une philosophe absolue*, Saint-Léger, Les Acteurs du Savoir, 2021, 500 p.

Ce gros recueil, consacré à Marie-Magdeleine Davy (1903-1998) contient tout d'abord une esquisse biographique de cent pages, suivie d'un éventail de quatre grands thèmes de l'œuvre : L'homme intérieur, La voie de la connaissance, Les symboles, L'Orient et l'Occident. Cela prend de nouveau une bonne centaine de pages. Puis viennent huit « témoins essentiels » que M.M. Davy a fréquentés ou connus très personnellement, en y consacrant des monographies remarquées. Leurs noms méritent d'être signalés : Guillaume de Saint-Thierry, Nicolas Berdiaev, Louis Massignon, Gabriel Marcel, Roger Godel, Henry Corbin, Simone Weil et Henri Le Saux. Autour de chacun de ces huit, il y a bien des amis qu'elle a pu fréquenter durant sa longue vie et que cette monographie signale, notamment dans le parcours des cent premières pages. Que de mondes différents a-t-elle traversés : des philosophes, des islamologues renommés, la tradition juive (cf. Gershom Scholem, dont elle a traduit en 1950 l'étude sur *Les Grands courants de la mystique juive* ; ou l'ami Robert Aron, avec qui elle a voyagé jusqu'en Amérique latine), des moines comme le chartreux Jean-Baptiste Porion et des pères jésuites comme Daniélou ou Fessard, l'orthodoxie russe, l'hindouisme, des auteurs cisterciens, chartreux ou bénédictins des XI^e et XII^e siècles. « J'ai énormément voyagé durant ma jeunesse et mon âge mûr », écrit-elle dans son autobiographie, « et je fis la connaissance de nombreux écrivains et artistes ». Le livre connaît encore, en quatrième position, tout un chapitre anthologique regroupant cinq textes de M.- M. Davy elle-même. Là on retrouve encore quelques-unes des personnalités qui comptent dans sa vie : deux visages russes comparés, à savoir Nicolas Berdiaev et Léon Chestov, Edith Stein et Henri Le Saux. Puis, s'ajoute un texte qui porte sur « le symbole du désert », qui l'a inspiré depuis ses tout débuts. Le dernier texte, choisi bien à propos, porte sur le silence – thème qui rejoint celui de la mort et l'ultime solitude, le désert le plus intérieur. À la fin du livre, l'A. place encore trois annexes : un arbre généalogique sélectif (où l'on découvre que son unique sœur Renée, de cinq ans son aînée, meurt à vingt ans en 1918). Une deuxième annexe offre une bibliographie abondante, plus de 15 pages, mais à la fin l'A. fait référence à une de ses publications antérieures, parue en 2012, et qui compte 127 pages. Aux Archives des Deux-Sèvres, les documents conservés s'étendent en réalité sur 31 mètres ! La troisième annexe renvoie justement aux archives pour qui veut poursuivre la recherche : où trouver tout ce qui a été conservé de M.-M. Davy ? En outre, au milieu du livre, on trouve 37 photos qui évoquent toute la vie et notamment aussi les lieux où M.Magdeleine a vécu.

Tout le livre nous offre ainsi un portrait réfracté dans le miroir de très nombreux maîtres anciens et contemporains qu'elle a fréquentés et étudiés en profondeur. Un refrain traverse le tout : cette vie fut une quête inlassable de l'absolu, comme inassouvie et toujours relancée. Si la chercheuse Dutruc n'éclaire que très peu le caractère de M.-M. Davy, son tempérament, son art de vivre, sa personnalité individuelle avec les questions comme : « pourquoi ne s'est-elle jamais mariée ? », c'est sans doute qu'elle veut inviter le lecteur à ne retrouver que l'axe principal et finalement unique de sa recherche philosophique et mystique, dans la foulée des grands qu'elle a connus comme Nicolas Berdiaev, Gabriel Marcel, Louis Massignon ou Henri Le Saux, par exemple. « Une grande dame », disait-on d'elle, dans le village, capable d'engagements divers – notamment pendant la guerre 1940-1945, dans la résistance, mais également à l'égard des enfants et des jeunes dans son village de Saint-Clémentin.

Le sous-titre parle d'une « philosophe absolue ». On aurait pu s'attendre à « une philosophe de l'absolu (avec ou sans majuscule) », mais cela lui convenait peut-être moins bien dans la mesure où sa quête subjective est plus centrale que l'objet de sa quête. Être en quête absolument lui va, mais être une philosophe de l'Absolu, c'est en dire trop car sa quête au lieu d'aboutir est demeurée ouverte. Sur sa tombe, on ne trouve même plus son nom à elle mais seulement : « Sois heureux, *passant* ». M.-M. Davy invite, provoque même à une belle quête de ce qui est « intérieur » et « profond » et silencieux et solitaire et désertique, mais sa soif demeure... Elle n'a pas pu dire avec saint Éphrem : « En venant boire à la Source, tu te désaltères et découvres en même temps que jamais tu ne pourras épuiser la Source. » Serait-ce là toute sa dignité mais aussi une part de son drame personnel ? De sa famille, elle s'est détournée très jeune. Mais les douze dernières années de sa vie, elle se retrouve dans le manoir hérité de son grand-père paternel, et elle sera enterrée à côté de sa sœur et de ses deux parents. Ironie de la vie par-delà la mort, comme si une petite voix répétait : « Oui, tu as été autre, toute ta vie, mais tu es tout de même aussi des nôtres, malgré tout ! » Tout le livre la ramène pour une part « chez elle », « à la maison », qui n'est toutefois pas nulle part mais bien au-delà et de l'Orient et de l'Occident.

Benoît Standaert, osb, Clerlande